

VIETNAM, UN PAYS PRESQUE MIEN

DANIEL GUILMET

PU-PH Honoraire, Chirurgie Cardiaque, Hôpital Foch, Suresnes

Ceux qui, comme moi, vivent toujours avec eux-mêmes, vivent toujours avec tout leur passé.

Eugène Pujarniscle. *La bouche scellée*. Kailash, 1995.

Je suis né le 4 août 1932 à Hanoi où mon père, Raymond Guilmet, était professeur de mathématiques au lycée Albert Sarraut. Il était parti en Indochine en 1924, à l'âge de 24 ans, dès qu'il eut son titre de professeur de mathématiques, attiré par l'Asie. Il y est resté jusqu'en 1968, au-delà de l'âge normal de la retraite, tant il aimait vivre dans ce pays, entouré de ses amis. Nous habitions en bordure d'un des nombreux lacs qui parsèment la ville de Hanoi. Je n'ai gardé aucun souvenir de cette période car je n'avais que deux ans quand nous sommes repartis en France pour un congé biennal de six mois.



Ma mère adoptive qui me porte sur la photo, s'appelait Thi Hai. Ce prénom signifie : deuxième fille. En effet, les vietnamiens, utilisaient les chiffres pour fixer les prénoms. Ainsi, la première fille s'appelait Thi Mot, les suivantes Thi Hai, Thi Ba, Thi Nam, etc...



Qu'en pensent nos féministes ? Voici ensuite, mes premiers pas sur la terre vietnamienne. Comme on peut le voir sur cette photo, j'étais assez téméraire, car le terrain était très caillouteux.

Un mot sur le rôle négatif de l'introduction des femmes blanches au Vietnam en 1920 qui a suivi la période de conquête entre 1880 et 1891. Ce fait est rapporté par de Pourville dans *L'Annamite aujourd'hui* (édition La Rose, 1932). « *La femme française n'a, jusqu'ici, songé qu'à transplanter en Indochine les distractions parisiennes et à retirer le Français de ce qu'elle appelait : « l'enlèvement indigène »*. Ainsi, j'ai eu droit, comme tous les autres, au costume marin acheté à la Belle Jardinière ! Heureusement, quand je fus un peu plus grand, ces costumes n'étaient plus de mise, du fait de la guerre. Je portais un simple short et une chemisette ; je sortais souvent le torse nu pour pouvoir me promener sous la pluie, comme les enfants vietnamiens. Cette attitude hostile de la part des femmes blanches, a rompu les liens étroits qui existaient entre les premiers coloniaux et le peuple vietnamien.

LE CAMBODGE



Mon père aurait souhaité continuer à Hanoi où il avait déjà effectué simultanément à son métier de professeur, deux années de médecine à la Faculté de Hanoi. Mais cela déplaisait à l'administration. Son affectation suivante fut donc Phnom Penh, capitale du Cambodge, où nous avons fait trois séjours de 1935 à 1940. Il fut censeur du lycée Sisowath de 1935 à 1939.

Les Cambodgiens sont très différents des Tonkinois : ils dérivent de tribus locales qui dès le début de notre ère ont été influencées par la civilisation indienne, c'est-à-dire les brâhmanes (sages, philosophes, prêtres). Jayarman II fut le fondateur de la première dynastie angkorienne (1113-1150). Il serait arrivé depuis l'île de Java, dont il ramena la culture et le concept de Dieu-Roi. Angkor serait donc l'œuvre des brahmanes khmerisés du VIII^{ème} au XII^{ème} siècle, associés à un roi de culture javanaise, le tout formant



▲ **Couple d'Européens qui plastronnent.**
(extrait de **Archives de l'Indochine**
Editions Michèle Trinckvel)

Le Sphinx:
Les quatre enfants dont moi, se sont assis sur le sphinx pour s'imprégner de sa puissance! ▼



une union monstrueuse d'autoritarisme, que les Khmers chassèrent de leur mémoire collective, dès qu'ils purent le faire. Jérôme Rauer¹ conclut cependant, que, malgré toutes les études savantes, l'origine de la civilisation d'Angkor reste un mystère.

Malgré mes sept ans, je me souviens encore parfaitement de tous les détails d'un court séjour à Angkor Vat pendant nos vacances scolaires. Nous étions venus avec les Moisan (un collègue de mon père) dans une location au bord du Tonlé Sap avant son abouchement dans le lac du même nom. Ce lac est considéré comme magique car, une fois par an, au moment de la saison des pluies, on voit le courant du Tonlé Sap, s'inverser, pour venir remplir le



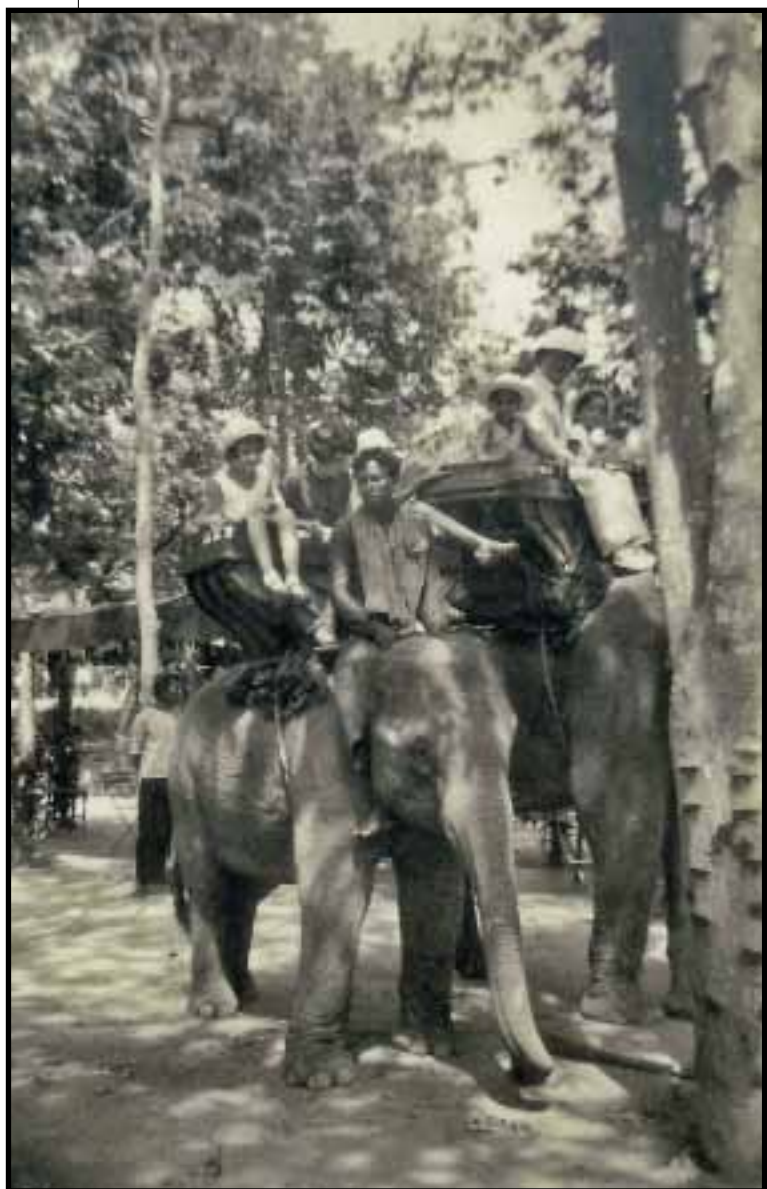
Course de pirogues géantes à l'occasion de la fête des eaux, à l'embouchure du Mékong et du Tonlé Sap.



¹Jérôme Rauer. *Etudes et textes sur l'origine du Cambodge et d'Angkor.*

lac et fournir l'occasion de pêches miraculeuses. L'eau était boueuse mais non polluée, et, nous prenions beaucoup de plaisir à nous y baigner en fin de journée.

L'arrivée au palais impérial, par une immense allée, bordée de sphinx, est un spectacle somptueux. On imagine aisément la magnificence des Fêtes royales avec le roi et tous les princes protégés par de grandes ombrelles de couleurs portées par des serveurs pour les protéger du soleil. Je conseille aux touristes de ne pas terminer trop tôt leur visite, car il faut ab-



solument voir, juste avant la tombée du soleil, la sortie massive des chauves-souris qui sortent des ruines, en formant un véritable nuage qui parcourt l'allée principale, comme s'il existait des bornes de guidage. Les chauves-souris émettent un son strident qui est très impressionnant et des ultra-sons que nous ne percevons pas, mais qui leur permettent de se guider.

Nos vacances scolaires se passaient soit au Bokor soit à Kep. Le Bokor était une station à mille mètres d'altitude. Il y avait de très beaux rochers que nous escaladions. Un jour, une petite fille trouva intelligent de me pousser et je fis une chute de trois mètres ! Je m'en tirai avec quelques éraflures. Le Bokor est devenu un parc naturel qu'il faut voir pour sa flore. Kep est une station balnéaire. La plage de Sihanoukville est beaucoup plus belle, mais, elle n'existait pas de mon temps.

Mais revenons à

Phnom Penh capitale du Cambodge située au croisement du Mékong et du Tonlé Sap. C'est une ville attachante aux mille visages. Nous sommes en 1938. Mon père était censeur du Lycée Sisowath. Bien que responsable de la discipline dans le lycée, il avait d'excellents rapports avec les étudiants et l'association des anciens élèves l'avait élu à leur présidence. C'est à lui que l'on confiait le plus souvent le soin de faire le discours de distribution des prix. A la demande de la cour du Roi, il avait accepté de donner des leçons particulières de mathématiques à Norodom Sihanouk qui devait être le prochain Roi après Sisowath-Monivong. Avec ma sœur, Thérèse, nous regardions, admiratifs, l'arrivée chez nous de ce futur Roi : c'était un beau jeune homme à l'œil vif. En conséquence, nous étions très souvent invités aux fêtes du palais, en particulier pour les séances de ballet et je trouvais merveilleuses ces petites danseuses si gracieuses aux gestes souples et précis. Il y avait aussi, une fois par an, la fête du Roi avec un défilé d'éléphants dressés et je fus très fier de pouvoir monter sur l'un d'entre eux, pendant le défilé. En dehors de ces fêtes, mon plaisir favori était d'accompagner mon père au club nautique pour faire de la périssoire sur le Tonlé Sap. Mon rôle était de tenir le gouvernail et de lui signaler les obstacles ! C'est aussi à cet endroit que se passait la fête des eaux, au moment de la crue maximum. Des régates, avec des pirogues géantes, avaient lieu dans une atmosphère de liesse.

Nous étions très heureux, en parfaite harmonie avec tout le lycée. Ma sœur et moi étions totalement inconscients du conflit mondial qui se préparait. En août 1939 nous étions revenus en France pour nos congés biennaux. Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre déclaraient la guerre à l'Allemagne du fait de l'invasion de la Pologne. Le 20 septembre, nous sommes réexpédiés par l'administration vers Phnom Penh sur le *D'Artaignan* tous feux éteints. Le Général Catroux est démis de ses

fonctions par Pétain le 25 juin 1940 pour avoir fait des concessions aux Japonais. Aux critiques qui lui étaient adressées, il avait répondu : « *Quand on est battu, que l'on n'a pas d'avions, pas de D.C.A, pas de sous-marins, on s'efforce de garder son bien et on négocie* ». Il aurait put ajouter : et que l'on ne dispose que de 20 000 soldats mal équipés, un peu ramollis par la vie coloniale, une armée juste faite pour le maintien de l'ordre et dont la guerre du Siam a montré l'impuissance.

Catroux voulait de toute façon, rejoindre de Gaulle. Il fut remplacé par l'amiral Decoux, l'homme qu'il fallait à la Révolution Nationale ! Pour être schématique : c'était un fasciste, maurassien et paranoïaque, un pacha en quelque sorte ! « *Ayant placé des officiers de marine à la plupart des postes clés, il était coupé de son environnement*² ». Il n'a pas craint le ridicule en installant à la porte de son appartement un hallebardier en grand uniforme avec son sabre, présent nuit et jour. Après la libération de l'Indochine, il tenta de justifier son attitude par la nécessité de garder la gouvernance de l'Indochine.

Ces révisionnistes

oublient de dire que c'était l'intérêt du Japon de garder une administration qui fonctionnait avec un pays qui leur servait de grenier à riz. Le Ja-

pon n'était pas l'Allemagne, il se moquait complètement de la Révolution Nationale et de ses buts : la chasse aux juifs et aux francs maçons. Ce qu'il voulait, c'était régner sur tout l'Extrême-orient. En fait, Decoux confirma les accords de Catroux et même les accentua en acceptant 20 000 Japonais et, jusqu'à 60 000 avant le coup de force du 9 mars 1945. C'est donc de son propre chef que Decoux décida de construire un état fasciste où l'on ne pouvait pas déposer une plainte en justice contre une décision arbitraire vous concernant. Exemple : révocation pour race ou origine, appartenance à un groupe franc-maçon, simple propos favorable à de Gaulle, application de toutes les règles de la Révolution nationale au mépris de toute démocratie. Il n'y avait que 16 juifs et 30 francs-maçons en Indochine : quelle victoire³ ! Après août 1945, il fut traduit devant un tribunal et condamné à trois ans de prison qu'il effectua en partie au Val de Grâce, dans le confort d'une chambre du quartier des officiers. C'était peu pour un homme qui n'avait eu aucune pitié. Il avait assassiné le docteur Claude Bechant, un pur esprit, en le laissant mourir de consommation et de maladie, dans une geôle, avec

**le buffle qui tractait la charrette
pour se rendre à Thudaumot**



² Jacques de Folin. *Indochine 1940-1945*. Perrin, 1993.

mis sur www.adamap.fr
le 31.03.2009

³ François-Georges Dreyfus. *Histoire de Vichy*. Editions de Fallois. p 512.

adhérez à l'ADAMAP pour 20 euros/an
amis-du-musee@sap.aphp.fr

les fers, même, pendant son séjour à l'hôpital Grall à Saigon. Encore une affaire Papon !

LES PERSÉCUTIONS VICHYSTES

Mon père qui était franc-maçon, fut d'abord muté à Saigon en 1940 car il était très populaire au Cambodge. Il exerça un an au lycée Petrusky qui était un lycée uniquement vietnamien. (C'était l'apartheid colonial). En août 1941, la loi sur les francs-maçons fut immédiatement appliquée et même renforcée. Mon père fut arrêté et passé au service anthropométrique ! Le crâne du franc-maçon avait peut être des caractéristiques particulières. Bien entendu, il était rayé du cadre des fonctionnaires, sans solde, avec interdiction de faire de l'enseignement privé. De plus il était astreint à résider dans la brousse à Thudaumot à 40 kilomètres de Saigon. Enfin il constata qu'un homme était chargé de le surveiller et de voir ses fréquentations. Mon père était donc un homme dangereux ! Le danger, était que les très nombreux Vietnamiens et Cambodgiens qui le connaissaient savaient qu'il était un ami du peuple vietnamien et qu'il voulait l'autonomie de tous ces peuples colonisés. Grâce à quelques amis qui lui restaient fidèles et en particulier Mr Allevard, il obtint un poste de responsable de la charbonnière de Laikhé à Thudaumot. Les mathématiques conduisent à tout ! Cette charbonnière fournissait le combustible pour faire marcher les voitures à gazogène, car, il n'y avait plus d'essence.

Nous étions restés, ma mère, ma sœur et moi, à Saigon. Notre situation était très précaire. Malgré mes neuf ans, j'étais particulièrement révolté contre cette vieille ganache de Pétain et l'affreux Decoux. Le lavage de cerveaux avait commencé dans les lycées sur une grande échelle. Tous nos cahiers avaient sur la première page la photo de Pétain. Mon premier travail consistait à dessiner un lasso autour de son cou relié à une potence. Mon professeur principal me déconseilla de continuer ces graffiti car cela pouvait se retourner contre mes parents. J'arrêtai donc immédiatement mais je suis resté un révolté et je n'ai jamais prononcé les paroles de *Maréchal nous voilà*. J'étais fier d'être le fils d'un proscrit ! De Gaulle était notre seul espoir, mais nous n'avons eu une photo de lui qu'en 1944.

Dès le début de 1942, j'ai demandé à voir mon père pendant les vacances scolaires. Je prenais donc seul le tramway dont le terminus était Thudaumot où mon père m'attendait : j'ai eu quelques pleurs, mais quelle joie ! Nous allions ensuite à la charbonnière sur une charrette tirée par un buffle. C'est là que j'ai découvert qu'il habitait sous une paillote. Le principal mobilier était

un grand bat-flanc, c'est-à-dire une grande planche de bois épaisse sur laquelle il y avait deux nattes et deux oreillers vietnamiens en cuir pour dormir. Je me suis adapté à un tel système et je peux, encore aujourd'hui dormir ainsi. Bien entendu, il n'y avait pas d'électricité ; l'éclairage était fourni par une lampe à huile. Pas d'eau courante et je me suis donc habitué à boire un thé léger car on ne pouvait boire que de l'eau bouillie. Pour la douche, c'était une bassine et une casserole.

Malgré tout, j'étais ravi de retrouver mon père et notre complicité. C'était de très, très belles vacances. J'avais un coupe-coupe, autrement dit une machette qui me permettait de me tailler un chemin dans les bambous, en faisant attention aux scorpions et aux millepattes qui abondaient à Laikhé. J'étais devenu Robinson Crusoe. Mais cela ne me suffisait pas. Je me suis donc intéressé à la fabrication du charbon de bois. J'ai construit un mini four en fabriquant moi-même les briques nécessaires. J'ai ainsi pu fabriquer du charbon de bois et, mon père, me récompensait avec quelques pièces de monnaie. Tous les ouvriers qui travaillaient sur le site étaient d'origine tonkinoise. Je n'ai jamais su comment ils avaient été sélectionnés, mais je pense qu'il s'agissait de familles désunies de force, car, il n'y avait ni femme ni enfant (cf. le film *Indochine*). Je regrettais beaucoup de ne pas les comprendre, mais le vietnamien n'était pas enseigné au lycée Chasseloup-Laubat. C'était une lacune importante du colonialisme. Ils étaient très gentils avec moi et me considéraient admirativement parce que je parlais français ! Certes, j'étais un peu choqué qu'ils fassent parfois cuire un chien à la broche, mais cela faisait partie des traditions tonkinoises.

1942-1943 : années désespérantes car nous ne disposions d'aucun moyen d'information. Pourtant, février 1943 a été le tournant de la guerre, à Stalingrad, avec la reddition du Maréchal von Paulus et la destruction complète de la 6^{ème} armée allemande. Les vestes allaient commencer à se retourner. La majorité des colons étaient pétainistes en 1943 et, à l'apogée, plus de la moitié étaient inscrits à la Légion nationale pour pouvoir porter la francisque. En août 1943, j'étais « en vacances » à la charbonnière, quand un accident dramatique survint : mon père avait sombré dans un coma profond et ne répondait plus. J'expliquai à l'adjoint de mon père, qu'il fallait absolument le transporter à l'hôpital Grall à Saigon. Nous le chargeâmes sur la charrette à buffle pour aller jusqu'à Thudaumot, tel Enée transportant son père Anchise. A Thudaumot, la police alertée, obtint l'autorisation du gouverneur de Cochinchine de continuer sur Saigon. Après un séjour d'un mois à l'hôpital Grall, il finit par guérir. Rétrospectivement, pendant mes études médicales, j'ai pensé qu'il avait dû s'agir de la méningite lymphocytaire aiguë curable d'Armstrong-Mollaret. Sans réhydratation par des perfusions, il serait sûrement mort. A sa sortie de l'hôpital, il put rester à Saigon car l'issue de la guerre ne faisait

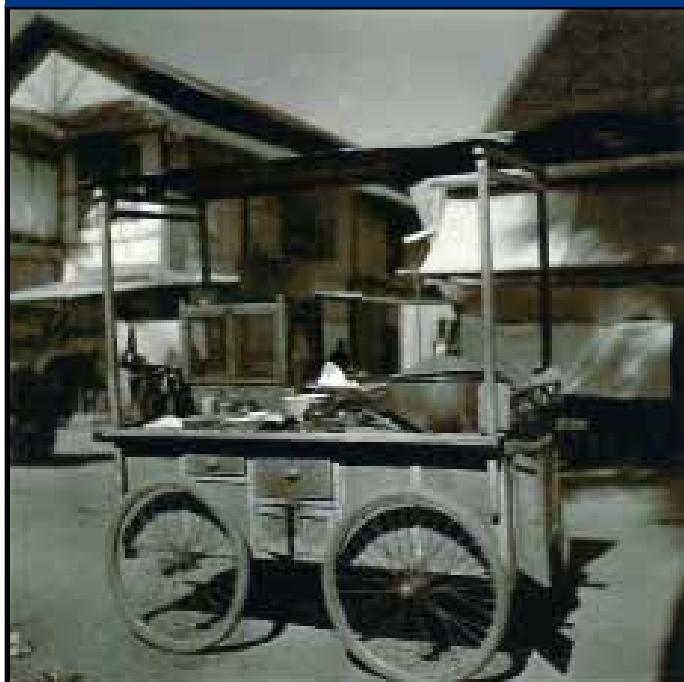
plus de doute. Sa réintégration dans ses fonctions de professeur n'intervint qu'après la chute de Decoux et la capitulation du Japon en août 1945.

SAIGON 1944-1945

La situation à Saigon n'était pas de tout repos car deux dangers nous menaçaient : les bombardements alliés puis la prise du pouvoir dans les rues par des organisations vietminh qui disposaient de fusils fournis par les Japonais. Les bombardements anglais étaient réalisés avec des chasseurs basés sur un porte-avion. Ils détruisaient électivement des navires situés dans le port et ne faisaient courir aucun risque aux civils. En revanche, les Américains utilisaient de gros bombardiers, à haute altitude, avec une imprécision totale. Je me souviens avoir découvert en revenant du lycée que plusieurs bombes avaient détruit toute la partie initiale de la rue Miche : nous habitions à cent mètres mais nous étions tous sains et saufs. Mon deuxième souvenir est celui du bombardement du marché qui fit beaucoup de victimes. C'est ce jour-là que je vis de mes yeux d'enfant ce qu'était la mort, pire, un carnage. En effet, au bout de notre impasse où nous étions en train de discuter avec Michel, Paul et Serge, une camionnette, qui revenait du marché, s'était arrêtée. Elle était remplie de corps nus brûlés, manifestement jetés dans cette camionnette, une vision angoissante. Devant tous ces dangers la décision de transférer le lycée Chasseloup-Laubat à Dalat fut prise par l'administration.

Dalat est une super-station d'altitude avec un lac et beaucoup de pins. Ma sœur était chez les Delaunay et moi chez les Jorland. Nos parents étaient restés à Saigon. Cette séparation n'a duré que quinze jours

Roulotte de marchand de soupe ambulant.



car nous étions à la veille du coup de force du 9 mars 1945. Le 9 mars signifiait qu'un ultimatum avait été déposé par l'ambassadeur du Japon qui intimait l'ordre à Decoux de se rendre avec toutes ses forces militaires. Decoux prétendra que c'était la faute du gouvernement d'Alger qui l'avait destitué au profit du général Mordant ! R.J. Poujade⁴ rapporte que le discours de Decoux du Nouvel an 1944-1945 fut jugé comme revanchard par l'état major nippon : il fut le grief par lequel le Commandement japonais justifia son coup de force du 9 mars 1945. Decoux avait voulu *in extremis* se dédouaner. R.J. Poujade écrit encore : « *On peut épiloguer sur la meilleure politique pour sauvegarder la souveraineté française en Indochine, mais on ne peut trouver d'excuse à l'outrance de la répression envers les dissidents : la conduite des autorités y fut indigne et perverse. Il y a une analogie entre le procès du lieutenant Robert et celui du capitaine Dreyfus.* » Decoux n'a rien fait pour mettre à l'abri une force armée dans le maquis. Il traînait les pieds pour remettre le commandement au Général Mordant qui avait été désigné par Alger. Il est vrai que ce Général n'était pas à la hauteur de la situation, ce n'était pas Leclerc ! Résultat : toutes nos forces armées furent cernées dans leurs casernes et désarmées. Seul le Général Sabattier⁵ fut le héros de la « *Longue Marche* » à travers le Tonkin pour rejoindre la Chine, après le coup de force japonais, qu'il prévint. Il le fit de sa propre initiative.

Quant aux civils, ils devaient tous être regroupés dans certains quartiers de certaines villes. Donc, pour nous, retour à Saigon, bien organisé par les Japs, mais pas en pullman, en wagon à bestiaux avec de la paille. A cette époque nous ignorions les conditions d'évacuation des juifs vers les camps de la mort. Par rapport à ces convois de la mort, les conditions étaient bien douces : la porte pouvait rester ouverte ou entrouverte. Les déjections devaient être faites dans une touque située dans un coin du wagon. Nous étions nombreux, mais nous avions suffisamment de place pour que les vieux puissent s'allonger. Aux arrêts dans les gares nous avions droit à quelques injures de la part de la population autochtone, mais sans voie de fait. A Saigon, nous avons retrouvé notre maison, mais avec beaucoup de monde car nous hébergions Mr. Delaunay, la famille Oger et le docteur Pons. Tous les Français de Cochinchine étaient regroupés, sur ordre des Japonais, dans deux quartiers de Saigon. Nous pouvions circuler librement. Les militaires japonais ont toujours été très corrects. C'était une armée très disciplinée qui n'avait pas de haine raciale. Cette situation va perdurer six mois jusqu'au 28 août, date de la capitulation japonaise. Plus d'école ! Cependant, mon père en mathématiques, Mr. Pujarniscle en français, Madame Salvo en anglais, tous trois vont nous reconstituer une mini classe où nous sommes cinq élèves. Le travail était cool et nous étions souvent pieds nus dans la rue Miche sous les tamariniers.

⁴ R. J. Poujade : « *Cours Martiales d'Indochine. Un marsouin à la barre de l'Indochine* ». Nice octobre 1990.

⁵ G. Sabattier. *Le destin de l'Indochine*. Plon 1952.

J'ai toujours eu des rapports très amicaux avec nos deux employés : le boy qui faisait le ménage et le bep, la cuisine. Ce dernier m'invita un jour à venir déjeuner chez lui dans son village, qui était un bidonville. Il m'a fallu «discuter ferme» avec ma mère qui se méfiait de tout mais je pus enfin obtenir son autorisation. Ce fut un déjeuner très sympathique avec une cuisine que j'adorais. D'ailleurs, très souvent, Serge, qui avait toujours de l'argent de poche, m'invitait à prendre un phô (soupe vietnamienne) au marchand ambulant qui passait dans la rue.

LES DEUX REVOLVERS

Dans une période aussi révolutionnaire, nous ne pouvions pas nous désintéresser des armes à feu. Le premier revolver, ce fut moi qui l'ai trouvé dans une maison abandonnée en face de notre impasse. Elle appartenait à un Monsieur Peu qui avait disparu et qui n'avait pas de famille. La porte était ouverte et à l'intérieur, il y avait une masse de meubles ordinaires entassés. J'ai trouvé ce révolver sous un meuble. C'était un colt avec son barillet et six balles ! André Salvo, qui avait un an de plus que moi, me dit : « *Laisse-moi faire, je vais le nettoyer dans mon abri.* » Je le lui confiai donc, car j'imaginai mal la tête de ma mère devant une telle découverte et j'augurais de sérieuses conséquences. L'histoire fut courte car André fut surpris par son père pendant le démontage de l'arme. Drame ! Les Japonais étaient encore au pouvoir et le port d'arme était formellement interdit ! Après concertation, les parents décidèrent de confier le colt à un ami pour le jeter dans la rivière. Ils auraient mieux fait de le garder car, un mois plus tard, les Japonais avaient signé leur reddition et nous entrions dans une période de grande instabilité, avec les massacres de la cité Héraud, à Tandinh.

Le deuxième revolver était un pistolet 7/65. Du fait de notre inconscience, il aurait pu avoir des conséquences beaucoup plus dramatiques. Cette histoire se situe après les massacres de la cité Héraud à Tandinh où 300 petits fonctionnaires français et 300 Vietnamiens profrançais moururent après avoir été torturés. La situation politique étant très instable, Mr. Salvo père, avait cru bon d'avoir chez lui un pistolet qu'il avait rangé entre 2 piles de vêtements. André me dit : « *Viens avec moi, je vais emprunter discrètement le pistolet et on va aller dire bonjour aux Gurkhas* ». Il s'agissait de la première troupe anglo-saxonne débarquée à Saigon. Ils étaient cantonnés à l'entrée de Cholon, de l'autre côté du pont qui unit ces deux villes. Il y avait deux cents mètres à parcourir dans une zone incertaine mais je ne pouvais pas me dégonfler. L'aller se déroula sans

difficulté et nous fîmes de grands signes d'amitié au Gurkha qui gardait l'entrée du camp. Le retour fut plus mouvementé dans le quartier vietnamien car un jeune costaud avança vers nous en vociférant des injures. Il avait les poings fermés et paraissait près à nous taper dessus. André sortit son pistolet alors qu'il n'était plus qu'à quatre mètres de lui. La vue de l'arme le surprit et fut extrêmement dissuasive. Il s'arrêta net, continua de nous injurier, tout en faisant demi-tour. Nous étions sauvés. Le rythme de marche fut légèrement accéléré, mais, sans courir. Une fois le pont passé nous soufflions, mais, nos ennuis ne faisaient que commencer. En effet, pendant que nous faisions les fiers à bras, le père Salvo avait voulu montrer le pistolet à un de ses amis : impossible de le retrouver là où il l'avait mis et pour cause. André nia, bien entendu, d'ailleurs il n'était pas là et pour cause ! Mais que faire du pistolet ? André me dit, généreusement : « *Je te le donne !* », donc il n'y a pas de recel. Imparable ! Je cachai donc le pistolet au dernier étage de notre bibliothèque derrière les Anatole France et les Emile Zola, livres que j'étais le seul à lire, à cette époque. Une semaine plus tard, je ne pus résister au plaisir de montrer l'arme à ma sœur en lui faisant jurer de n'en parler à personne. Malgré tout, elle en parla à sa copine Yvonne et l'affaire revint aux oreilles de ma mère qui avait une conception musclée de la discipline. J'eus donc droit à plusieurs coups de nerf de bœuf ; ce fut extrêmement douloureux et je perdis mon pistolet. Conclusion : si tu as un secret, ne le confie jamais à une fille !

2 SEPTEMBRE 1945

Nous vivions une période très mouvementée et nous sortions le moins possible. Cependant, les jours précédents, Mr Oger et mon père avaient sillonné la ville pour prendre la température. Les affiches parlaient de l'indépendance mais n'attaquaient pas la France. A la demande de Cédille et Marius Moutet (les premiers représentants de la France Libre), ils avaient vu Duong-Bach-May, un ancien SFIO que connaissait Oger. Il leur avait dit : il faut que Moutet nous signe une promesse d'indépendance même dans 15 ou 20 ans, comme les Anglais l'ont fait pour l'Inde. Sinon, c'est la guerre. Malheureusement, Moutet et Cédille n'ont pas compris l'urgence de la décision.

Le 2 septembre, l'atmosphère avait changé : de nouvelles inscriptions attaquaient l'impérialisme français, la ville était quadrillée par des Vietnamiens avec des piques, mais aussi des armes blanches, des mousquetons et des revolvers fournis par les Japonais. Mr. Oger, mon père, ma

sœur, Paul et moi formions un groupe pour aller chercher le docteur Pons qui devait être libéré par les Japonais et que nous devions ramener à la maison pour l'héberger. Pons faisait partie d'un mouvement de résistance au Cambodge avec Oger, Plasson et Laugier. Au cercle militaire, Oger avait rencontré un de ses amis : le leader communiste vietnamien : Ia-Thu-Thao. Il lui avait conseillé de ne pas rester dans la rue et de rentrer le plus vite possible à la maison. « *Saigon est en ce moment une poudrière* » ! Il avait ajouté : « *Si tu as des ennemis, n'hésite pas à te réclamer de notre amitié* ». Nous étions sur le chemin du retour, pas très loin de la rue Miche, c'est à ce moment que des coups de feu retentirent dans toute la ville. Un groupe de coolies en stationnement avec des piques en bambous et des poignards, encadré par des Caodaïstes (secte religieuse avec des calots blancs) se rua sur nous en criant des slogans agressifs « *taï chêt!* ». Ils ont ligoté avec des cordes tout le groupe sauf moi, car, je m'étais réfugié dans le caniveau qui bordait la rue. Il était assez profond pour me cacher. Ils les battaient avec leurs bambous. C'était la pagaille avec toutes ses incertitudes... Heureusement un commissaire communiste, reconnaissable à son brassard rouge, arriva. Il arrêta une camionnette et les fit tous faire monter à l'intérieur : le gros du danger était passé.

Pendant ce temps,

je m'étais enfui par le caniveau et je pus rejoindre la première rue à droite où il n'y avait pas de manifestants et qui conduisait à la rue Miche. Je me mis à courir le plus vite possible. Malheureusement, je vis arriver un manifestant attardé à contre sens, au milieu de la rue, il tenait à la main un grand poignard ! Je choisis la bonne solution en obliquant sur le trottoir et en continuant à courir. Ce qui est dangereux dans une manifestation, ce n'est pas un individu isolé, c'est la foule. J'arrivai à bout de souffle à la maison et je pus rassurer les mères dans la mesure où le fait de monter dans un véhicule les avait soustraits à la foule en colère. Notre groupe fait prisonnier fut mené au commissariat. Il y avait 1 200 prisonniers autrement dit, tous les Français qui se promenaient ce dimanche. Les femmes, dont ma sœur, furent libérées le soir même et les hommes amenés à la prison centrale. A trois ou quatre reprises, un commissaire vint leur faire le même discours : c'est la technique du harcèlement psychologique cher au communisme soviétique. Le discours était le suivant : « *Vous vous êtes insurgés contre le service d'ordre du gouvernement du Vietminh. Vous êtes les défenseurs du capitalisme français. Vous allez être jugés par un tribunal du peuple et condamnés suivant l'importance de vos fautes, sans faiblesse et en toute justice* ». Pas très rassurant ! A 2 heures du matin, nouveau réveil. Le commissaire rouge annonce : l'un des officiers hollandais libéré par les Japonais désire vous parler, je lui laisse la parole. « *Chers amis, nous sommes intervenus auprès des autorités du Vietminh et ils ont accepté de vous libérer dès demain matin !* » Oger, mon père, Paul et le docteur

Pons sont donc arrivés au matin, épuisés, couverts de sang séché et de poussière mais heureux. Les blessures dues aux bambous étaient superficielles et ne nécessitèrent pas de suture. L'agitation continua pendant cinq à six jours sur un mode dégressif, puis, un calme relatif revint. C'est durant cette période, que notre ami, Mr. Delaunay, voulut se rendre dans son usine à Cholon, persuadé de son impunité. Il n'en revint pas. Sur le chemin, il rencontra une bande armée de bambous. D'après un témoin, ils l'enterrèrent vivant. C'était un des rares Français à soutenir le communisme. Il avait fondé une usine de savon et son comportement avec son personnel était exceptionnel. En période insurrectionnelle, la foule ne raisonne plus. Le 1^{er} octobre, l'amiral Decoux, toujours prisonnier, fut rapatrié en France au Val de Grâce, confortablement.

Quinze jours plus tard, le général Leclerc débarque à Saigon avec la 2^{ème} DB et le 5^{ème} RIC. L'ordre va être rétabli en Cochinchine, mais, rien n'est réglé. Leclerc étant à Saigon manifesta le désir de recevoir le parti socialiste. Une délégation de huit membres fut formée qui comprenait en particulier : Oger, Labrouquère et mon père. L'accueil fut détendu, écrit Oger. C'est Labrouquère qui félicita le Général pour toutes ses campagnes et qui insista sur la nécessité d'une collaboration avec des Français éclairés et désintéressés pour combler le fossé créé par les colons civils et militaires installés dans ce pays depuis longtemps. Dans sa réponse, Leclerc dit clairement qu'il était un partisan de l'indépendance de l'Indochine et qu'il fallait traiter avec Hô Chi Minh. Leclerc voulut entreprendre la réoccupation pacifique du Tonkin, mais, il était convaincu qu'une guerre contre le Vietminh serait insensée et qu'il fallait à tout prix obtenir un accord ferme, solide et définitif avec Hô Chi Minh. Il fut malheureusement contré par l'Amiral Thierry d'Argenlieu, un moine défroqué qui ne comprenait rien à la situation politique du Vietnam (échec total de la conférence de Dalat).

Hô Chi Minh fut invité à venir discuter avec le gouvernement français à Fontainebleau mais il dut attendre en France, un mois, que l'Assemblée se décide à nommer un nouveau Président du Conseil. Devant une telle désintégration politique, Hô Chi Minh comprit qu'il était sûr de gagner la guerre. Ainsi, nous avons perdu une chance de faire une « *Trade Union* », à cause de deux ami-



raux, du départ de de Gaulle et d'une constitution mal conçue. Seul Leclerc aurait pu sauver la situation mais à condition d'avoir le soutien inconditionnel d'un gouvernement stable.

L'EXPLOSION DE LA «PYROTECHNIE»

C'était le 8 avril 1946, une matinée où je n'avais pas cours. Je travaillais au premier étage dans le bureau que je partageais avec mon père. Par un hasard inexplicable, je m'étais assis du côté de mon père, ce que je ne faisais jamais habituellement. L'explosion fut fantastique et fit tomber tous les plafonds ainsi que l'énorme ventilateur plafonnier qui atterrit à l'endroit précis où j'aurais dû être assis. Dans la rue, les gens couraient, il y avait un énorme nuage de fumée et une poussière fine qui retombait, une atmosphère de cataclysme et, pourtant, l'explosion avait eu lieu à près d'un kilomètre. La *pyrotechnie* avait volé en éclats sur plusieurs kilomètres carrés. On retrouvait dans les rues et les jardins des munitions non explosées et de la poudre en tablettes de trois centimètres de large et vingt ou trente centimètres de long. Je trouvais immédiatement une utilisation amusante en fabriquant des mini fusées pour une ébauche de feux d'artifice dans la rue Miche ! L'instigateur de cette explosion a sans doute été le général Nguyen Binh, chef des Viêt-Cong, qui a toujours cherché des actions spectaculaires pour atteindre le moral

LE RETOUR

Nous avions postulé depuis un certain temps pour un retour en France - cela faisait six ans que nous n'avions pas foulé le sol français - et ce retour s'effectua au mois de juin 1946 sur le *Pasteur*. Ce superbe bateau avait malheureusement été transformé en transport de troupes. Le confort était donc minimal : nous devions coucher dans des hamacs. Cela ne m'allait pas du tout car je dormais sur le ventre. Je regrettais le bat-flanc sur lequel je dormais à la charbonnière ! Heureusement, ce voyage ne dura que quinze jours car le *Pasteur* était beaucoup rapide que le *d'Artagnan*. L'arrivée se fit à Toulon. Il faisait frais sur le pont et j'avais les lèvres gercées pour la première fois. Je commençai à regretter mon Indochine. Thérèse et moi regardions le débarquement. « *Thérèse, regarde : ce sont des Français qui débarquent les marchandises !* » Nous étions très admiratifs, car cela prouvait à nos yeux d'enfants qu'il n'y avait pas que les Vietnamiens pour faire ce genre de travail.

Je suis resté nostalgique plus d'un an car il fallut s'habituer au climat et la nourriture était rationnée par des tickets. Il fallait se chauffer au charbon et je devais aller le chercher à la cave. Les hivers étaient très froids ces années là.

Heureusement, je n'avais que quatorze ans et, à cet âge, on s'habitue à tout.

La classe de mon père au lycée Marie Curie, l'avant-dernière année de sa carrière professionnelle.



Daniel Guilmet, chirurgien cardiaque à l'hôpital Choray Saigon, en 2005

L'hôpital CHORAY est le **plus grand hôpital de Saigon**. Il possède 2200 lits et toutes les spécialités y sont représentées. Il a été notablement agrandi et modernisé par les Japonais. Le service de chirurgie cardiaque a été créé par deux anciens élèves de Foch : les docteurs ANH et TIEN. En 2005 et les années suivantes, le Docteur



DEBAUCHEZ et moi, avons accepté de réaliser des missions humanitaires à l'hôpital CHORAY pour opérer les cas les plus difficiles. Ces missions ont été prises en charge par l'**Association pour les Rencontres Franco-Vietnamiennes de Cardiologie** (ARFCV). Nous tenons à remercier son Président, le Docteur Charles NGUYEN (rythmologue), qui nous accompagne ainsi

que Dominique LOYON du laboratoire *Medtronic* qui nous sponsorise. Depuis les deux dernières séries, le Docteur Philippe DELENDECKER nous accompagne pour superviser la réanimation. A chaque mission, nous avons particulièrement apprécié la chaleur de l'accueil de tous les Vietnamiens que nous avons rencontrés. A chaque visite, c'est presque la moitié du service qui est





Salle de post-réanimation.

venue nous accueillir avec des bouquets de fleurs à la descente de l'avion !

Nous apprécions

beaucoup le dynamisme de cette équipe qui constitue un des trois services de chirurgie cardiaque du Vietnam.

En dehors de nos séries, le service est très actif, puisqu'ils opèrent 15 patients par semaine. Mais cela reste insuffisant car il y a 80 millions d'habitants au Vietnam et seulement trois services de chirurgie cardiaque.

Durant notre dernier séjour en 2007, nous avons opéré onze malades gravissimes : coronariens polytronculaires, maladies anévrysmales étendues de l'aorte thoraciques, plasties

Cour intérieure de l'hôpital Choray avec «stalles d'attente» semi-privatives.





Dîner de clôture de la série opératoire de 2005 avec les médecins et infirmières du service de chirurgie cardiaque.

et remplacements valvulaires complexes. Les résultats ont été excellents.

Nous avons pris l'engagement moral de continuer ce soutien et cette collaboration. Il est important de se souvenir que le Vietnam est un pays de culture francophone

et que les liens qui nous unissent sont très forts. Je souhaite que nous puissions montrer la qualité de la chirurgie et de la cardiologie françaises et poursuivre la formation des étudiants de cette spécialité. La dernière élève en formation cardiologique à FOCH est Mademoiselle Phuong. Elle est absolument remarquable.

Halles du marché de Saigon avant leur destruction par les bombardements alliés en 1945.



mis sur www.adamap.fr
le 31/03/2009

adhérez à l'ADAMAP pour 20 euros/an
amis-du-musee@sap.aphp.fr

33 - SAIGON - Les Halles Centrales